

Renier ses origines populaires pour devenir bourgeois, à tout prix. Une métamorphose radicale, au cours de laquelle l'écrivain a croisé la douleur mais aussi la générosité.

Édouard Louis

Propos recueillis par
Nathalie Crom et Fabienne Pascaud
Photo Pierre et Gilles

C'était en 2016, Édouard Louis publiait son deuxième livre, *Histoire de la violence*, et déjà réfléchissait à un opus plus ample dans lequel il raconterait sa trajectoire de transfuge de classe.

Ou comment un adolescent des classes populaires du nord de la France décide de devenir un bourgeois et se consacre dès lors, corps et âme, des années durant, à sa métamorphose. Cet ouvrage, c'est *Changer : méthode*, qui paraît aujourd'hui. Un beau récit, tout ensemble sensible et éminemment politique, dans lequel l'auteur découvre avec *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), aujourd'hui âgé de 28 ans, détaille les codes sociaux dont il lui a fallu se défaire, ceux de la bourgeoisie par lesquels il s'est laissé « coloniser », les réticences parfois de cette classe bourgeoise à l'accueillir, mais aussi les appuis qui se sont présentés sur sa route. Un livre sincère, émouvant, crâne, volontaire, à l'image de son auteur, fier de se revendiquer Rastignac de notre temps !

Comment le désir de revisiter une nouvelle fois votre histoire est-il né ?

Le projet de *Changer : méthode* était d'écrire une longue odyssée en forme de traversée du monde social, à travers toutes ses strates. De l'univers le plus dépossédé de mon enfance, que j'ai décrit dans mes livres précédents, en passant ensuite par le lycée et les classes moyennes, puis la bourgeoisie parisienne et les milieux les plus privilégiés en son sein, financièrement et culturellement. Il s'agissait de me poser la question : qu'apprend-on de cette traversée ? Quel savoir particulier tire-t-on de l'expérience singulière que vit le transfuge social ?

Pourquoi l'écriture en a-t-elle été longue, difficile ?

De cette expérience de transfuge, je voulais tirer une vision lucide du monde, et cela m'a pris des années. Quand je suis arrivé à Paris et que j'ai publié *En finir avec Eddy Bellegueule*, en 2014, j'avais 21 ans et il était difficile pour moi d'avoir une distance critique sur ma trajectoire. Comme beaucoup de

transfuges de classe, arrivant à Paris et accédant à de nouveaux univers, j'ai idéalisé ces mondes. Toute mon enfance a été saturée par le rêve d'être bourgeois, et l'accomplissement de ce rêve m'apparaissait alors comme une possible vengeance contre la pauvreté, contre l'enfance insultée, contre l'injure « pédé » qui l'a définie et encadrée. Il faut du temps pour comprendre que ce n'est pas en adhérant aux valeurs de ce monde privilégié qu'on se sauve et se venge. Même si, très vite, j'ai eu envie de raconter ce parcours, et ces écarts que j'avais ressentis en moi ou que j'avais observés. Par exemple, voir un jour mon père privé des moyens de se loger et de se nourrir correctement, et le lendemain, côtoyer à Paris un multimillionnaire qui possède un canapé en ours polaire et ouvre des bouteilles de vin qui coûtent ce que mon père aurait pu gagner en trois années de travail !

La forme du livre est hétérogène : s'y mêlent du récit, des adresses à votre père ou une ancienne amie, des entretiens avec vous-même...

La forme s'est déployée dans l'écriture même du livre. Je comprenais, en écrivant, que pour rendre compte d'un monde social particulier ou d'une situation, il fallait chaque fois une esthétique singulière. Je ne pouvais pas parler de ma mère ou de mon père de la même façon que je raconterais la rencontre avec la grande bourgeoisie, ou que j'évoquerais une amitié, ou encore l'écriture d'un livre. Mon texte a ainsi commencé à se morceler, un peu selon le modèle de *L'Odyssée*, d'Homère, d'ailleurs, avec une multitude d'approches formelles : du récit, des monologues imaginaires, des adresses à des personnes que j'ai connues. Il devient vraiment fragmentaire lorsque je retrace la rencontre avec Didier Eribon, en 2010, qui va me précipiter vers l'écriture et la fuite vers Paris. Cet éclatement formel dit quelque chose des fracas et des ruptures qui accompagnent ma trajectoire. Car être un transfuge de classe, c'est être séparé en permanence de gens à qui on a ressemblé à un moment de son parcours, et avec lesquels les liens se rompent quand cette trajectoire se déplace. »

À LIRE

TTTT

Changer : méthode, éd. du Seuil, 332 p., 20€.

Est-ce que ce sont des trahisons ?

Évidemment, il y a dans ces ruptures successives quelque chose de déchirant. Et c'est encore plus violent parce que ce sont des ruptures objectives, c'est-à-dire non pas des décisions de rompre, mais plutôt l'évidence, qui vous frappe d'un coup, que vous ne ressemblez plus aux gens qui vous entourent, que vous n'avez plus le même langage, les mêmes références, les mêmes aspirations. Des écrivains comme Annie Ernaux ont parfaitement raconté cela : qu'est-ce que c'est, tout à coup, que de ne plus pouvoir parler à sa mère ou son père qu'on aime. Vous avez beau essayer de reconstruire un lien, celui-ci est définitivement brisé par le monde social. Mais je ne parlerais pas de trahison, car ce livre est aussi un acte de guerre pour réhabiliter la figure du parvenu. Ce mot, « parvenu », est empreint d'une telle connotation négative. Il faut voir comme l'histoire de la littérature s'est employée à les maltraiter : qu'on pense à *Bel-Ami*, de Maupassant, à Julien Sorel, qui meurt à la fin du *Rouge et le Noir*, au Rastignac de Balzac dont le patronyme est devenu une forme d'insulte, alors même qu'il est un des seuls personnages un peu généreux de *La Comédie humaine*, le seul à s'occuper du pauvre père Goriot quand le reste du monde le laisse mourir seul. Qu'on pense aussi à la Traviata, qui change de vie en devenant courtisane et le paiera cher. Oui, au fond, ce livre est une manière de venger ma race. Et quand je dis « ma race », il ne s'agit pas forcément de mon père ou ma mère, mais de tous ces gens qui se sont battus pour devenir autre chose que ce que le monde avait prévu pour eux, et qui pour cela ont dû affronter des réactions violentes.

En même temps, vous n'êtes pas toujours tendre avec vous-même...

Il ne s'agissait pas de réhabiliter la figure du parvenu en en faisant un éloge naïf. Je raconte, par exemple, un dîner de la très grande bourgeoisie auquel j'ai participé, en 2016 ou 2017, au cours duquel les hôtes et les invités ont commencé à se moquer de la femme qui nous servait tous à table. Je me suis tu, le poids de ma honte sociale était beaucoup trop fort pour que j'intervienne, et ce silence aujourd'hui continue à me faire horreur. Ce que m'a appris ma trajectoire, c'est que tout rôle de classe est une performance, une imitation. La révolution que Judith Butler a apportée aux études de genre a été de dire que les rôles de genre sont des imitations. Qu'il n'y a pas de modèles déposés disant ce que sont le rôle de l'homme, le rôle de la femme, mais que l'enfant, en grandissant, en se socialisant, imite des adultes qui, eux-mêmes, imitent des modèles qui ne sont nulle part gravés dans le marbre. L'appartenance à une classe sociale, c'est aussi l'imitation d'une imitation sans modèle. Une trajectoire de transfuge de classe se heurte à cette question. Au moment

où, lycéen, je me suis mis à lire James Baldwin ou Toni Morrison, on me disait : mais pour qui tu te prends, à quoi tu joues ? Alors qu'un enfant de la bourgeoisie, qui aurait fait la même chose par imitation de ses parents, serait considéré, lui, comme un imitateur légitime. En fait, le monde se partage entre des imitations légitimes et illégitimes. La prétendue illégitimité, verbalisée par les « pour qui te prends-tu ? », les « à quoi tu joues ? », est une des technologies de la reproduction sociale. Ce sont des rappels à l'ordre de classe.

Au fil de ce parcours social et culturel, il y a aussi les personnes qui décident de vous aider...

Oui, si *Changer : méthode* est un éloge de la transformation de soi, c'est aussi un livre sur la générosité, sur la gentillesse comme question sociale. L'éloge de toutes les forces qui se mobilisent pour rendre cette transformation possible. Ma volonté de changer a été portée, tout au long de mon parcours, par des gens qui ont décidé de m'aider. À commencer par des enseignants, généralement des femmes, qui ont été sensibles au petit garçon efféminé que j'étais, qui ne correspondait en rien aux critères admis de la masculinité et en souffrait. J'ai voulu raconter comment ces femmes m'ont accueilli, m'ont fait comprendre que la culture, la littérature, le théâtre constituaient un monde possible pour moi. Le livre est même porteur d'un éloge du système scolaire, lequel n'est pas seulement un lieu de violence sociale et de reproduction des inégalités de classe – comme l'a dénoncé Pierre Bourdieu dont j'admire pourtant la pensée –, mais aussi le moyen de s'arracher à un destin social imposé.

Vous décrivez le mimétisme par lequel vous êtes entré dans la bourgeoisie. Cela impliquait-il de ne rien sauver du passé ?

Enfant des classes populaires, la découverte du théâtre à l'école m'a ouvert une voie vers le lycée, et c'est là que j'ai voulu devenir quelqu'un d'autre. J'ai perdu du poids, je me suis fait opérer des dents, j'ai modifié l'implantation de mes cheveux, j'ai changé mon nom, appris à parler et à rire autrement, à me tenir autrement à table... Je voulais n'avoir plus rien en commun avec ce que j'avais été auparavant. Et je me suis soumis totalement à ce que la bourgeoisie attendait de moi, sans la moindre distance. Racontant une trajectoire semblable, Didier Eribon écrit, dans *Retour à Reims* : « *Me soumettre, c'était me sauver.* » Moi aussi, cette soumission m'a sauvé, en me permettant de me défaire de ce que j'avais été et d'entrer dans des mondes auxquels je n'aurais pas eu accès sinon. C'est ce qui me permet aujourd'hui de m'interroger, de manière critique, sur les écarts de classes et sur la violence potentielle des classes dominantes sur les classes dominées.

Cette adhésion va pourtant de pair avec un ancrage politique précoce à gauche, voire à l'extrême gauche...

Le corps politique du transfuge de classe se rend compte, malgré tout, que quelque chose ne fonctionne pas correctement dans la société. Que les discours dominants sur les classes sociales sonnent faux. Cela produit une envie permanente de crier. Par exemple, j'avais toujours entendu que les pauvres étaient des assistés, c'était ce que répétaient notamment les hommes politiques à la télévision. En accédant à la bourgeoisie, je me suis rendu compte que la classe des assistés, c'était elle. Que les enfants de bourgeois »

« Être transfuge de classe, c'est un impossible repos, une tension dont on ne se défait jamais totalement. »

1992

Naissance à Abbeville (Somme).

2010

Rencontre avec l'écrivain et sociologue Didier Eribon (*Retour à Reims*).

2011

Admission à Normale sup (rue d'Ulm).

2013

Obtention du changement d'état civil : Eddy Bellegueule devient Édouard Louis.

2014

Parution d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, son premier livre.

2021

Combats et métamorphose d'une femme et *Changer : méthode*.

» reçoivent dès la naissance tout ce qu'il faut pour rendre la vie confortable. Et que cela continue quand ils accèdent au système scolaire – il suffit de comparer les locaux du lycée Henri-IV et ceux d'un lycée technique du nord de la France pour saisir qui est assisté et porté par la société, et qui ne l'est pas ! Ce capital d'assistanat dont bénéficient les classes dominantes est vu comme un droit naturel, légitime.

Change-t-on vraiment ?

Oui, je pense. D'où la douleur de l'impossibilité du retour. Toutes les fois où j'ai essayé, par exemple, de retourner dans le village de mon enfance en cachette, j'ai eu le sentiment d'être face à ce lieu, plus jamais dedans. En même temps, on n'est pas non plus tout à fait à sa place dans le monde où l'on est parvenu. On se surveille pour ne pas commettre de faux pas. Il m'arrive très souvent encore d'avoir peur que ressurgisse soudain mon accent du Nord, ou encore de faire attention à ce que je commande au restaurant pour ne pas choisir la junkfood que je mangeais durant mon enfance et être jugé pour cela. Être transfuge de classe, c'est un impossible repos, une tension dont on ne se défait jamais totalement.

La honte continue-t-elle de vous habiter ?

Le sentiment de honte est la manifestation intime du fonctionnement du monde social, de ses hiérarchies. Ce n'est pas un choix, mais un sentiment qui s'impose à vous. La honte fait partie de moi depuis toujours, elle est un des matériaux constitutifs de mon être. Lorsque j'étais enfant et que j'allais chez le médecin avec ma mère, nous avions honte de ne pas parler aussi bien que lui, honte de nos corps qui disaient notre appartenance aux classes populaires. Adolescent, j'ai eu honte de ma mère, j'ai essayé de la cacher, de m'inventer d'autres parents. Lorsque ma honte se rappelle à moi aujourd'hui, je ressens une forme d'effondrement intérieur. L'écriture a été une manière de la transformer, de la retourner : j'écris pour faire honte aux dominants, à ce qu'ils font aux classes populaires, et surtout à ce qu'ils ne font pas contre cette violence du monde qui n'arrête pas de se reproduire.

Dans *Changer : méthode*, on saisit que, dans votre premier livre, vous aviez forcé le trait en décrivant la misère de votre famille...

Je ne le dirais pas ainsi. C'est plutôt que, selon l'angle par lequel on saisit la réalité, la description n'est pas la même. Si je décris mon père de la façon dont je me suis attaché à le faire dans *Qui a tué mon père* (2018), il apparaîtra comme la victime d'un système d'oppression capitaliste, quelqu'un qui s'est détruit la santé à l'usine, puis qui a perdu ses aides sociales et l'accès aux médicaments. Mais dans *Combats et métamorphoses d'une femme* (2021), il apparaîtra comme le bourreau qui disait à ma mère de rester à la maison, de s'occuper des enfants et de se taire. Selon la façon dont je l'envisage, il est comme une autre personne. C'est la même chose pour mon enfance : j'ai pu être à la fois le gamin victimisé que je décris dans *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* et l'adolescent qui a produit de la violence sur ses parents que je raconte aujourd'hui. Il s'agit de la coexistence de plusieurs réalités objectives et indiscutables : la douleur du corps d'un ouvrier après le travail, la domination masculine qui tue presque une femme par jour en France, les hu-

miliations subies par un enfant qu'on traite de « pédé » dans la cour de l'école. J'essaie de restituer ça dans la littérature. Même si ces éléments d'objectivité produisent quelque chose de dérangeant, d'inconfortable, d'insupportable même parfois. L'irrigation de la littérature par les sciences sociales, c'est-à-dire la volonté de se saisir du monde social de façon objective, mais avec une voix littéraire, me semble d'ailleurs actuellement opérer un renouvellement profond de la littérature. Je pense à des autrices comme Claudia Rankine (*Citizen*) ou Maggie Nelson (*Les Argonautes*) aux États-Unis, ou encore Mathilde Forget (*De mon plein gré*) en France. C'est une sorte de nouvel avant-gardisme.

Dans certaines scènes du récit, vous signalez en notes que les choses ne se sont pas exactement passées comme vous le racontez. Pourquoi ce procédé ?

Dans mes écrits, il y a toujours une promesse autobiographique. Confronter les lectrices et les lecteurs à du vécu, à du réel, c'est ce qui porte, pour moi, l'envie d'écrire. La fiction, elle, contient toujours un discours de consolation face à la violence du monde, car en la lisant on peut se dire : tout ça n'est pas vrai, c'est du roman. Alors que l'autobiographie contient quelque chose de presque insupportable dans la confrontation qu'elle nous impose avec le réel nu. C'est pour ça qu'elle met mal à l'aise. Dans ce livre-là, j'ai parfois voulu m'écarter un peu de cette réalité autobiographique, quand une chose que je voulais décrire semblait plus importante que les détails du réel. Mais lorsque je l'ai fait, c'est en le signalant, pour respecter le pacte de vérité qui me lie à ceux qui me lisent.

Vous collaborez, depuis plusieurs années, avec des créateurs tels que Thomas Ostermeier, Stanislas Nordey ou Ivo van Hove. Aux États-Unis, James Ivory est en train d'adapter deux de vos livres en série. N'est-ce pas le signe de votre accès à l'élite du monde culturel ?

Le fait d'être en relation avec Annie Ernaux, de travailler avec Thomas Ostermeier, Ivo van Hove ou Stanislas Nordey m'offre les conditions de la radicalité que je recherche dans l'écriture. Sans cette dimension collective, sans ces échanges, il est très difficile de continuer à vouloir être subversif. Mais tant qu'existent ces dialogues permanents avec des artistes et des écrivains que j'admire, les critiques à mon endroit m'importent peu. C'est beaucoup plus dur d'être radical quand on est seul. Certains y sont parvenus, comme Thomas Bernhard, mais je suis bien plus fragile ! De la même façon, la force d'une Assa Traoré, affrontant les résistances de ceux qui ne veulent pas qu'on parle ouvertement des violences policières, m'inspire quand j'écris. La création littéraire ne se nourrit pas que de littérature.

Le succès immédiat qu'ont rencontré vos livres ne plaide-t-il pas contre la théorie de classes dominantes rétives aux parvenus ?

C'est vrai, j'ai été soutenu tout de suite, mais j'ai aussi été insulté comme peu d'écrivains l'ont été. Ces insultes, je les porte comme des médailles, j'en suis content et fier. Un jour où je recevais ainsi des attaques violentes, Annie Ernaux m'a dit : « N'essayez pas de vous faire aimer par ces gens, parce qu'étant donné le monde d'où ils viennent et ce que vous avez à dire, ils ne peuvent pas vous aimer, c'est une impossibilité sociologique... » ●